

## Le virtuel et l'événementiel

*Jean Baudrillard*

Deux images: celle du technocrate de bronze, penché sur son attaché-case, assis sur un banc au pied des Twin Towers, ou plutôt enseveli sous la poussière des tours effondrées, tel un de ces corps retrouvés dans les ruines de Pompéi. Il était comme la signature de l'événement, le fantôme pathétique d'une puissance mondiale frappée par une catastrophe imprévisible. Autre figure: celle de cet artiste travaillant dans son atelier des Twins à une sculpture de lui-même, de son corps traversé par des avions — destinée à se dresser sur le parvis du World Trade Center, tel un moderne Saint Sébastien. Il y travaillait encore le matin du 11 septembre, où il fut emporté avec son oeuvre par l'événement même qu'elle préfigurait. Consécration suprême pour une oeuvre d'art, que d'être réalisée par l'évènement qui la détruit.

Deux allégories d'un événement exceptionnel, fulgurant, traversant d'un coup la monotonie d'une fin annoncée

de l'histoire. Seul événement digne de ce nom, tranchant sur le non-événement auquel nous sommes condamnés de par l'hégémonie d'un ordre mondial que rien ne doit troubler.

A ce stade d'une mise en réseau de toutes les fonctions, celle du corps, du temps, du langage, d'une perfusion mentale de tous les esprits, à ce stade le moindre événement est une menace, l'histoire même est une menace. Il va donc falloir inventer un système sécuritaire qui prévienne l'irruption de quelque événement que ce soit. Toute une stratégie de prévention et de dissuasion qui tient lieu aujourd'hui de stratégie universelle.

L'illustration en est le film récent de Steven Spielberg: *Minority Report*. Sur la base de cerveaux doués de prémonition (les "precogs"), qui repèrent à l'avance les crimes imminents, des commandos de policiers (les "pré-crimes"), interceptent et neutralisent le criminel avant qu'il soit passé à l'acte. Une variante est celle du film *Dead Zone*: le héros, doué lui aussi de facultés divinatoires à la suite d'un accident grave, finit par tuer un politicien dont il entrevoit le destin futur de criminel de guerre. C'est aussi bien le scénario de la guerre d'Irak: éliminer le crime dans l'œuf, sur la base d'un acte qui n'a pas eu lieu (l'usage par Saddam d'armes de destruction massive). La question est évidemment de savoir si le crime aurait vraiment eu lieu. Mais on n'en saura jamais rien. Il s'agit donc de la répression réelle d'un crime virtuel.

Par extrapolation au-delà de la guerre, on voit se profiler une déprogrammation systématique non seulement de tout crime, mais de tout ce qui pourrait perturber l'ordre des choses, l'ordre policier de la planète. A cela se résume au-

jourd'hui le pouvoir "politique". Il n'est plus animé par quelque volonté positive, il n'est plus qu'un pouvoir négatif de dissuasion, de salubrité publique, de police sécuritaire, immunitaire, prophylactique. Cette stratégie ne joue pas seulement sur le futur, elle joue aussi sur l'événement passé — par exemple sur celui du 11 septembre, dont elle tente, par la guerre en Afghanistan et en Irak, d'effacer l'humiliation. C'est pourquoi cette guerre est au fond un leurre, un événement virtuel, un "non-événement", dénuée d'objectif ou de finalité propre, elle n'a plus que la forme d'une conjuration, d'un exorcisme. C'est aussi pourquoi elle est interminable, car on n'en finira jamais de conjurer un tel événement. On la dit préventive — en fait elle est rétrospective, elle vise à désamorcer l'événement terroriste du 11 septembre, dont l'ombre plane sur toute la stratégie de contrôle planétaire. Effacement de l'événement, effacement de l'ennemi, effacement de la mort: l'impératif du Zéro mort est celui même de l'obsession sécuritaire.

Ce que vise cet ordre mondial, c'est le non-événement définitif. C'est de quelque façon la fin de l'histoire, non pas sur la base d'un accomplissement démocratique, comme le veut Fukuyama, mais sur celle d'une terreur préventive, d'une contre-terreur mettant fin à tout événement possible. Terreur que la puissance qui l'exerce finit par exercer sur elle-même, sous le signe de la sécurité.

Il y a là une ironie féroce: celle d'un système mondial anti-terroriste qui finit par interioriser la terreur, par se l'infliger à lui-même et se vider de toute substance politique — allant jusqu'à se retourner contre sa propre population. Est-ce une trace de la guerre froide et de l'équilibre de la ter-

reur? Mais cette fois c'est une dissuasion sans guerre froide, une terreur sans équilibre. Ou plutôt c'est une guerre froide universelle, pulvérisée dans les moindres interstices de la vie sociale et politique.

Cette précipitation du pouvoir dans son propre piège a atteint une extrémité dramatique dans l'épisode du théâtre de Moscou, où otages et terroristes ont été confondus dans le même massacre. Exactement comme dans le syndrome de la vache folle: on abat tout le troupeau par précaution — Dieu reconnaîtra les siens. Ou comme dans le syndrome de Stockholm: leur confusion dans la mort fait d'eux virtuellement des complices (ainsi dans *Minority Report*: que le criminel présomptif soit réprimé à l'avance prouve *a posteriori* qu'il ne saurait être innocent).

Et c'est là en effet la vérité de la situation: c'est que, d'une façon ou d'une autre, les populations elles-mêmes sont une menace terroriste pour le pouvoir. Et c'est lui-même qui, par la répression, scelle involontairement cette complicité. L'équivalence dans la répression montre que nous sommes tous virtuellement les otages du pouvoir. Par extension, on peut faire l'hypothèse d'une coalition de tous les pouvoirs contre toutes les populations — nous en avons eu l'avant goût avec la guerre d'Irak, puisqu'elle a pu avoir lieu, avec l'assentiment plus ou moins camouflé de tous les pouvoirs, au mépris de l'opinion mondiale. Et si les manifestations mondiales contre la guerre ont pu donner l'illusion d'un contre-pouvoir possible, elles ont surtout démontré l'insignifiance politique de cette "communauté internationale" face à la *Realpolitique* américaine.

On a affaire désormais à l'exercice d'une puissance à l'état pur, sans souci de souveraineté ou de représentation, à la réalité intégrale d'une puissance négative. Tant qu'il tire sa souveraineté de la représentation, tant qu'existe une raison politique, le pouvoir peut trouver son équilibre — en tout cas il peut être combattu et contesté. Mais l'effacement de cette souveraineté laisse place à un pouvoir effréné, sans contre-partie, sauvage (d'une sauvagerie non plus naturelle, mais technique). Et qui par un détour étrange retrouverait quelque chose des sociétés primitives, lesquelles, ne connaissant pas le pouvoir, étaient, selon Lévi-Strauss, des sociétés sans histoire: et si nous, la société mondiale actuelle, redevenions, à l'ombre de ce pouvoir intégral, une société sans histoire?

Mais cette réalité intégrale du pouvoir est aussi sa fin. Un pouvoir qui ne se fonde plus que sur la prévention et la police des événements, qui n'a plus d'autre volonté politique que d'écarter les spectres, devient lui-même spectral et vulnérable. Sa puissance virtuelle est totale, sa puissance de programmation en termes de logiciel, indiciel, progiciel etc., mais du coup il ne peut plus se mettre en jeu, sinon contre lui-même, par toutes sortes de défaillances internes. Au sommet de sa maîtrise, il ne peut plus que perdre la face. Tel est, littéralement, l'"Enfer du Pouvoir".

La police de l'événement est essentiellement assurée par l'information elle-même. L'information constitue la machinerie la plus efficace de déréalisation de l'histoire. Tout comme l'économie politique est une gigantesque machinerie à fabriquer de la valeur, à fabriquer les signes de la richesse, mais non pas la richesse elle-même, ainsi tout le

système de l'information est une immense machine à produire l'événement comme signe, comme valeur échangeable sur le marché universel de l'idéologie, du spectacle, de la catastrophe etc. — bref, à produire du non-événement. L'abstraction de l'information est la même que celle de l'économie. Et comme toutes les marchandises, grâce à cette abstraction de la valeur, sont échangeables entre elles, ainsi tous les événements deviennent substituables les uns aux autres sur le marché culturel de l'information. La singularité de l'événement, irréductible à sa transcription codée et à sa mise en scène, ce qui fait événement tout simplement, est perdu. On entre dans un domaine où les événements n'ont plus véritablement lieu, en fonction même de leur production et de leur diffusion "en temps réel" — là où ils se perdent dans le vide de l'information. La sphère de l'information est comme un espace où, après avoir vidé les événements de leur substance, on recrée une pesanteur artificielle et on les remet sur orbite dans le "temps réel" — où après les avoir dévitalisés historiquement, on les reprojette sur la scène transpolitique de l'information.

Le non-événement n'est pas là où il ne se passe rien. C'est au contraire le domaine du changement perpétuel, d'une actualisation sans répit, d'une succession incessante en temps réel, d'où résulte cette équivalence générale, cette indifférence, cette banalité qui caractérise le degré zéro de l'événement.

Escalade perpétuelle, qui est aussi celle de la croissance — ou celle de la mode, domaine par excellence du changement compulsif et de l'obsolescence intégrée. L'emprise des modèles suscite une culture de la différence qui met fin à

toute continuité historique. Au lieu de se dérouler au fil d'une histoire, les choses se mettent à se succéder dans le vide. Profusion de discours et d'images devant lesquelles nous sommes sans défense, réduits à la même impuissance et à la même attente médusée que dans l'imminence de la guerre. Ce n'est pas une question de désinformation ou d'intoxication. C'était l'erreur naïve des services du FBI de vouloir créer une Agence de Désinformation, à des fins de manipulation dirigée — entreprise parfaitement inutile, puisque la désinformation vient de la profusion même de l'information, de son incantation, de sa répétition en boucle, qui crée un champ de perception vide, un espace désintégré, comme par une bombe à neutrons, ou celle qui absorbe tout l'oxygène alentour. Tout y est pré-neutralisé, y compris la guerre, par la précession des images et des commentaires, mais c'est peut-être qu'au fond il n'y a rien à dire d'une chose qui se déroule, comme cette guerre, selon un scénario implacable, sans une lueur d'incertitude sur le résultat final.

C'est dans la sphère des media qu'on voit le plus clairement l'événement court-circuité par son retour-image immédiat. L'information est toujours déjà là. En cas de catastrophe, les journalistes et les photo-reporters sont là avant les secours. S'ils le pouvaient, ils seraient là avant la catastrophe, le mieux étant encore d'inventer ou de provoquer l'événement pour en avoir la primeur.

Cette spéculation culmine dans l'initiative prise par le Pentagone d'une "Bourse des Evénements", d'une cotation en Bourse de l'attentat ou de la catastrophe. Vous pariez sur son occurrence probable contre ceux qui n'y croient pas. Ce

marché spéculatif est appelé à fonctionner comme celui du soja ou du sucre. On pourrait aussi bien spéculer sur le nombre de victimes du sida en Afrique ou les probabilités d'effondrement de la faille de San Andréa (l'initiative du Pentagone viendrait du fait qu'il crédite le marché libre de la spéculation d'une capacité de prévision bien meilleure que celle des services secrets). Bien sûr, il n'y a qu'un pas de là au délit d'initié: parier sur l'événement avant de le provoquer est encore le plus sûr (on dit que Ben Laden l'a fait en spéculant sur les actions de la TWA avant le 11 septembre). C'est comme de prendre une assurance-vie sur sa femme avant de l'assassiner.

Il y a une grande différence entre l'événement qui advient (qui advenait) dans le temps historique et celui qui advient dans le temps réel de l'information. A la pure gestion des flux et des marchés sous le signe d'une dérégulation planétaire correspond l'événement "mondial", ou plutôt le non-événement mondialisé: le Mondial de football, l'An 2000, la mort de Diana, *Matrix* etc. Que ces événements soient fabriqués ou non, ils sont orchestrés par l'épidémie silencieuse des réseaux d'information. Fake-events.

François de Bernard analyse ainsi la guerre d'Irak comme un pur décalque de la théorie et de la pratique cinématographique. Ce à quoi nous assistons, tétanisés sur nos strapontins, ce n'est pas "comme un film", c'est précisément un film. Avec un script, un scénario qu'il s'agit dès lors de mettre en oeuvre sans s'en écarter. Le casting, les moyens techniques et financiers ont été méticuleusement programmés: c'est une affaire de professionnels. Y compris la maîtrise de la diffusion et des canaux de distribution. Fi-

nalement la guerre opérationnelle devient un gigantesque effet spécial, le cinéma devient le paradigme de la guerre, et nous l'imaginons "réelle" alors qu'elle n'est que le miroir de son être cinématographique.

La virtualité de la guerre n'est donc pas une métaphore. C'est le passage littéral de la réalité dans la fiction, ou plutôt la métamorphose immédiate du réel en fiction. Le réel n'est plus que l'horizon asymptotique du virtuel. Dans cette histoire d'ailleurs, ce n'est pas seulement la réalité du réel qui est en jeu, c'est aussi la réalité du cinéma. C'est un peu comme Disneyland: au regard de la disneyfication universelle de la vie ordinaire, les parcs d'attraction ne sont plus qu'un alibi — qui cachent même d'une certaine façon le fait que c'est tout le contexte de la vie qui a été disneyfié. Même chose pour le cinéma: celui qui se produit aujourd'hui n'est plus que l'allégorie visible de la forme cinématographique qui s'est emparée de tout, de la vie sociale et politique, du paysage, de la guerre etc. — la forme totalement scénarisée de la vie. C'est d'ailleurs sans doute pour cela que le cinéma disparaît: c'est parce qu'il est passé dans la réalité. Celle-ci disparaît sous le coup du cinéma, et le cinéma disparaît sous le coup de la réalité. Transfusion meurtrière où chacun perd sa spécificité. Si on considère l'histoire comme un film — ce qu'elle est devenue malgré nous — alors la vérité de l'information consiste dans la post-synchronisation, le doublage et le sous-titrage du film de l'histoire.

On va créer en R.F.A. un parc d'attraction où seront restitués et mis en scène le décor et l'ambiance de la défunte République Démocratique (l'"ostalgie" comme forme de la nostalgie). Toute une société ainsi mémorialisée de son vi-

vant (elle n'a pas complètement disparu). Le simulacre en vient ainsi non seulement à télescoper l'actualité, mais à donner l'impression que le "Réal" n'aura bientôt plus lieu qu'"en temps réel", sans même passer par le présent et par l'histoire. Du coup celle-ci redevient pour nous un objet nostalgique, et on voit fleurir partout un désir d'histoire, de réhabilitation, de lieux de mémoire — comme si, tout en la subissant, nous nous efforcions d'alimenter cette même fin de l'histoire.

L'histoire elle aussi fonctionne au-delà de sa propre fin. Il y avait une définition de l'événement historique, la Révolution en était le modèle, et les concepts mêmes d'événement et d'histoire datent véritablement de là. Il pouvait s'analyser comme point fort d'un déroulement continu, et sa discontinuité elle-même faisait partie d'une dialectique d'ensemble.

Il n'en est plus du tout ainsi avec la montée en puissance d'un ordre mondial, exclusif de toute idéologie, et exclusivement soucieux de la circulation des flux et des réseaux. Dans cette circulation généralisée se perdent tous les objectifs et les valeurs des Lumières, qui en étaient pourtant l'origine. Car il y avait une idée, un idéal, un imaginaire de la modernité, mais ils ont disparu dans l'exacerbation de la croissance.

Il en est de l'histoire comme de la réalité. Il y avait un principe de réalité. Puis le principe a disparu, et la réalité, libérée de son principe, court encore par inertie. Elle se développe de manière exponentielle, elle devient la réalité intégrale, qui n'a plus ni principe ni fin, mais qui se contente de réaliser intégralement toutes les possibilités. Elle a dévoré sa propre utopie, elle fonctionne au-delà de sa propre fin.

Mais la fin de l'histoire n'est pas le fin mot de l'histoire. Car, sur ce fond de non-événement perpétuel, se profile un autre type d'événement. Événements de rupture, événements imprévisibles, inclassables en termes d'histoire, hors de la raison historique — événements qui se produisent contre leur propre image, contre leur propre simulacre. Événements qui brisent l'enchaînement fastidieux de l'actualité médiatisée, mais qui ne sont pas pour autant une réapparition de l'histoire, ni d'un réel faisant irruption au cœur du virtuel (comme on l'a dit du 11 septembre). Ils ne font pas événement *dans* l'histoire, mais *au-delà* de l'histoire, au-delà de sa fin, ils font événement dans un système qui a mis fin à l'histoire. Ils en sont la convulsion interne. Et du coup ils apparaissent inspirés par quelque puissance du Mal — non plus porteurs d'un désordre constructif, mais d'un désordre absolu. Indéchiffrables dans leur singularité, ils sont à la démesure d'un système lui-même indéchiffrable dans son extension et sa fuite en avant.

Dans le Nouvel Ordre Mondial, il n'y a plus de révolutions, il n'y a plus que des convulsions. Comme dans une mécanique qui se veut parfaite, dans un système trop bien intégré, il n'y a plus de crises, mais des dysfonctionnements, des failles, des défaillances, des ruptures d'anévrisme. Cependant, l'événement est autre chose que l'accident. Celui-ci n'est qu'un symptôme, une dysfonction épisodique, une anomalie de l'ordre technique (ou naturel), qu'on peut éventuellement prévenir: c'est toute la politique actuelle du risque et de la prévision. L'événement, lui, est contre-offensif, et d'une inspiration plus étrange: il réintroduit, dans tout système à son apogée, à son point de perfection, la négativité interne et la mort. Il est une modalité du retour-

nement de la puissance contre elle-même, comme si tout système alimentait secrètement, en même temps que les ingrédients de sa puissance, un malin génie qui veillerait à son retournement. C'est dans ce sens qu'à la différence de l'accident, on ne peut pas le prévenir, et qu'il ne rentre dans aucun jeu de probabilités.

L'analyse que fait Marx de la révolution et du spectre du communisme offre bien des analogies avec la situation actuelle. Lui aussi faisait du prolétariat l'agent historique de la fin du capital — son malin génie en quelque sorte, puisque le capital fomentait avec la montée du prolétariat le virus interne de sa propre destruction. Cependant il y a une différence radicale entre le spectre du communisme et celui du terrorisme. Car le tour de force du capital fut de transformer le ferment de désagrégation qu'il portait en lui en un ennemi visible, un adversaire de classe et de changer ainsi, au-delà de l'exploitation marchande, ce mouvement historique en une dynamique de réintégration vers un stade plus avancé du capital.

Le terrorisme, lui, joue à un niveau de radicalité supérieur: ce n'est pas un sujet de l'histoire, c'est un ennemi insaisissable. Et si la lutte de classes générerait des événements historiques, le terrorisme génère un autre type d'événements. La puissance mondiale (qui n'est plus exactement le capital) s'y trouve directement affrontée à elle-même. Elle a désormais affaire, non plus au spectre du communisme, mais à son propre spectre. La fin des révolutions (et de l'histoire en général) n'est donc pas du tout une victoire pour la puissance mondiale. Ce serait plutôt un signe fatidique pour elle.

L'histoire, ce fut notre hypothèse forte, celle d'une intensité maximale. Le changement, lui, correspond à une intensité minimale — là où tout se succède et s'annule, jusqu'à recréer l'équivalent d'un immobilisme total: cette impression, dans le tourbillon même de l'actualité, que rien ne change.

L'échange généralisé, celui des flux, des réseaux, de la communication universelle, aboutit, au-delà d'un seuil critique que nous avons depuis longtemps dépassé, à sa propre dénégation, qui n'est plus alors une simple crise de croissance, mais une catastrophe, une involution brutale, sensible aujourd'hui dans ce qu'on pourrait appeler "la baisse tendancielle du taux de réalité (de même, la profusion de l'information correspond à une baisse tendancielle du taux de connaissance). Degré zéro de la valeur dans l'équivalence totale.

La globalisation croyait réussir dans la neutralisation de tous les conflits vers un ordre *sans défaut* — mais c'est un ordre *par défaut*: tout s'équivaut dans une équation à somme nulle. Finie la dialectique, le jeu de la thèse et de l'antithèse qui se résolvent dans la synthèse. Désormais les termes opposés s'annulent réciproquement dans un nivellement de tous les conflits. Mais cette neutralisation, à son tour, n'est jamais définitive, car, en même temps que disparaît toute résolution dialectique, il y a montée en puissance des extrêmes.

Plus question d'une histoire *in progress*, d'un schéma directeur, ni d'une régulation par la crise. Plus de continuité rationnelle ni de dialectique des conflits, mais un partage des extrêmes.

Une fois l'universel écrasé par la puissance du mondial, et la logique de l'histoire effacée par le vertige du changement, il ne reste face à face qu'une toute-puissance virtuelle et ceux qui s'y opposent farouchement. Ainsi l'antagonisme de la puissance mondiale et du terrorisme — la confrontation actuelle de l'hégémonie américaine et du terrorisme islamiste n'étant que la péripétie visible de ce duel entre une réalité intégrale de la puissance et le refus intégral de cette même puissance.

Pas de réconciliation possible, il n'y a jamais d'armistice entre les forces antagonistes, ni de possibilité d'un ordre intégral. Jamais d'armistice de la pensée non plus, qui y résiste farouchement — ni d'armistice de l'événement dans ce sens: tout au plus les événements font grève pendant un certain temps, puis soudainement ils refont irruption. Ceci est rassurant en quelque sorte: l'Empire du Bien, s'il ne peut être défait, est aussi voué à un échec perpétuel.

Il faut garder à l'événement sa définition radicale et son impact dans l'imagination. Il se caractérise, d'une façon paradoxale, tout ensemble par son inquiétante étrangeté: c'est l'irruption de quelque chose d'improbable et d'impossible — et par son inquiétante familiarité: il apparaît d'emblée avec une évidence totale, comme s'il était prédestiné, comme s'il ne pouvait pas ne pas avoir lieu. Il y a là quelque chose qui semble venu d'ailleurs, quelque chose de fatal, que rien ne peut prévenir.

C'est à ce titre, à la fois complexe et contradictoire, qu'il mobilise l'imagination avec une telle force. Il brise la continuité des choses et, en même temps, il fait son entrée dans le réel avec une facilité stupéfiante.

C'est ainsi que Bergson éprouva l'événement de la Première Guerre Mondiale. Elle apparaissait alors, avant qu'elle éclate, tout à la fois comme probable et comme impossible (l'analogie avec le suspense de la guerre d'Irak est totale), et il éprouve en même temps un sentiment de stupéfaction pour la facilité avec laquelle une éventualité aussi formidable a pu passer de l'abstrait au concret, du virtuel au réel. Le même paradoxe se retrouve dans le mélange de jubilation et de terreur qui a marqué, d'une façon plus ou moins inavouée, l'événement du 11 septembre. C'est le sentiment qui nous saisit devant l'occurrence de *quelque chose qui se produit sans avoir été possible*.

Communément les choses se doivent d'être d'abord possibles, et ensuite seulement de s'actualiser. C'est l'ordre logique et chronologique. Mais alors, précisément, elles ne sont plus un événement au sens fort. Tel est le cas de la guerre d'Irak, tellement prévue, programmée, anticipée, prescrite et modélisée, qu'elle a épuisé toutes ses possibilités avant même d'avoir lieu. Elle aura été tellement possible qu'elle n'a plus besoin d'avoir lieu. Il n'y a plus rien en elle d'un événement. Il n'y a plus rien en elle de ce sentiment d'exaltation et d'effroi éprouvé dans l'événement radical du 11 septembre, et qui ressemble au sentiment du sublime tel qu'en parle Kant. Le non-événement de la guerre ne laisse qu'un sentiment de mystification et de nausée.

C'est ici qu'il faut introduire quelque chose comme une métaphysique de l'événement, dont on trouve là encore les indices chez Bergson. Comme on lui demandait s'il était possible qu'une grande oeuvre apparaisse, il répondit: non, elle n'est pas possible, elle ne l'est pas encore, elle deviendra possible une fois qu'elle sera apparue:

Qu'un homme de talent ou de génie surgisse, qu'il crée une oeuvre — la voilà réelle, et par là même elle devient rétrospectivement, rétroactivement possible.

Transposé sur l'événement, cela signifie qu'il a lieu d'abord, *ex nihilo* en quelque sorte, imprévisible, et qu'ensuite seulement on peut le concevoir comme possible. Tel est le paradoxe temporel, la temporalité inversée qui désigne l'événement comme tel. Habituellement nous concevons une ligne ascendante qui va de l'impossible au possible, puis au réel. Or ce qui désigne l'événement véritable, c'est justement que le réel et le possible adviennent simultanément et que l'imagination en soit immédiate. Mais cela, c'est de l'ordre de l'événement vivant, d'une temporalité vivante, d'une profondeur du temps qui n'existe plus du tout dans le temps réel. Le temps réel, c'est la violence faite au temps, la violence faite à l'événement. Avec l'instantanéité du virtuel et la précession des modèles, c'est toute la profondeur de champ de la durée, de l'origine et de la fin qui nous est enlevée — c'est la perte d'un temps toujours différé au profit d'un temps immédiat et définitif.

Il suffit de tout concentrer sur une actualité immédiate, en accentuant la simultanéité de tous les réseaux et de tous les points du globe pour réduire le temps à son plus petit élément simple: l'instant — qui n'est même plus un instant "présent", mais qui incarne la réalité absolue du temps, dans son abstraction totale — prévalant ainsi contre l'irruption de tout événement et contre l'éventualité de la mort.

Tel est le "temps réel", celui de la communication, de l'information et de l'interaction perpétuelle: le plus bel espace de dissuasion du temps et de l'évènement.

Sur l'écran du temps réel, au fil d'une simple manipulation digitale, tous les possibles sont virtuellement réalisés — ce qui met fin à leur possibilité. Via l'électronique et la cybernétique, tous les désirs, tous les jeux d'identité et les potentialités interactives y sont programmés et auto-programmés. Que tout y soit d'emblée réalisé interdit l'émergence de quelque événement singulier. Telle est la violence du temps réel, qui est aussi celle de l'information.

Le Temps Réel immatématialise aussi bien la dimension du futur que celle du passé, immatématialise le temps historique, pulvérise l'événement réel: la Shoah, l'An 2000, ça n'a pas eu lieu, ça n'aura pas lieu. Il pulvérise même l'événement présent dans l'information, qui n'en est que le retour-image instantané. L'information se double de l'illusion de l'actualité, de la présence — c'est l'illusion médiatique du monde en direct, en même temps que l'horizon de disparition de l'événement réel.

De là le dilemme que posent toutes les images que nous recevons, l'incertitude sur la vérité de l'événement, dès lors que l'information en est partie prenante. Dès lors qu'elle est à la fois partie prenante et partie prise du déroulement phénoménal, c'est l'information qui fait événement. C'est l'événement de l'information qui se substitue à l'information de l'événement.

Le temps historique de l'événement, le temps psychologique de l'affect, le temps subjectif du jugement et de la volonté, le temps objectif de la réalité — tous sont remis en cause simultanément par le temps réel.

S'il y avait un sujet de l'histoire, un sujet du savoir, un sujet du pouvoir — tout cela a disparu dans l'effacement par

le temps réel de la distance, du pathos de la distance, dans la réalisation intégrale du monde par l'information.

Avant l'événement, c'est trop tôt pour le possible. Après l'événement, c'est trop tard pour le possible. C'est trop tard aussi pour la représentation, et rien ne pourra vraiment en rendre compte. Le 11 septembre, par exemple, est là d'abord — ensuite seulement il est rattrapé par sa possibilité et par ses causes, par tous les discours qui vont tenter de l'expliquer. Mais la représentation en est tout aussi impossible que l'était la prévision avant qu'il ait lieu. Ainsi les experts de la CIA disposaient de toute l'information sur l'éventualité d'un attentat, mais ils n'y ont tout simplement pas cru. Ça dépassait l'imagination. Un tel événement la dépasse toujours. Il dépasse toutes les causes possibles (peut-être même les causes, selon Svevo, ne sont-elles qu'un malentendu qui empêche le monde d'être ce qu'il est?).

Il faut donc passer à travers le non-événement de l'information pour détecter ce qui lui résiste. Trouver en quelque sorte la "monnaie vivante" de l'événement. En faire une analyse littérale, contre tous les dispositifs de commentaire et de mise en scène qui ne font que le neutraliser. Seuls les événements délivrés de l'information (et nous avec) créent une aspiration fantastique. Ceux-là seuls sont "réels", car rien ne vient les expliquer, et tout dans l'imagination est prêt à les accueillir.

Il y a en nous un immense désir d'événement. Et une immense déception, car les contenus de l'information sont désespérément inférieurs à la puissance des moyens de diffusion. Cette disproportion crée une exigence prête à fondre sur n'importe quel incident, à cristalliser sur n'importe quel-

le catastrophe. Et la contagion pathétique qui s'empare des foules en telle ou telle occasion (Diana, le Mondial) n'a pas d'autre cause. Ce n'est pas une affaire de voyeurisme ou de défoulement. C'est une réaction spontanée à une situation immorale: l'excès d'information crée une situation immorale en ce qu'il n'a pas d'équivalent dans l'événement réel. Automatiquement on a envie d'un événement maximal, d'un événement "fatal" — qui répare cette immense banalisation de la vie par l'information. On rêve d'événements insensés qui nous libèrent de cette tyrannie du sens et de la contrainte des causes. Nous vivons en même temps dans la terreur de l'excès de signification et dans celle de l'insignifiance totale. Et dans le contexte banal de la vie sociale et personnelle, ces événements excessifs sont l'équivalent de l'excès de signifiant pour le langage selon Lévi-Strauss: ce qui le fonde comme fonction symbolique.

Désir d'événement — désir de non-événement: les deux pulsions sont simultanées et aussi puissantes sans doute l'une que l'autre. De là ce mélange de jubilation et de terreur, d'exaltation secrète et de remords. Exaltation liée non pas tellement à la mort qu'à l'imprévisible, dont nous sommes tellement friands. Tous les justificatifs ne font que masquer cet obscur désir d'événement précisément, de bouleversement de l'ordre des choses, quel qu'il soit. Désir parfaitement sacrilège d'irruption du Mal, de restitution d'une règle secrète qui, sous la forme d'un événement totalement injustifié (telles sont aussi les catastrophes naturelles) rétablit comme une balance des forces du Bien et du Mal.

Toutes nos protestations morales sont à la mesure de la fascination immorale qu'exerce sur nous la réversibilité automatique du Mal.

On dit que Diana a été victime de la “société du spectacle”, et nous voyeurs passifs de sa mort. Mais il s’agit d’une dramaturgie bien plus complexe, d’un scénario collectif où Diana elle-même n’est pas innocente (en termes d’exhibition), mais où les masses jouent un rôle immédiat, dans un véritable reality-show de la vie publique et privée de Lady Di, dont les média sont l’interface. Les paparazzi ne sont que les vecteurs, avec les média, de cette interaction meurtrière, et derrière eux, nous tous, dont le désir informe les média — nous qui sommes la masse et le médium, le réseau et l’électricité conductrice. Il n’y a plus d’acteurs ni de spectateurs, tous sont immergés dans la même réalité, dans la même responsabilité tournante, dans un même destin, qui n’est que l’accomplissement d’un désir collectif. Là encore, on n’est pas loin du syndrome de Stockholm: nous sommes les otages de l’information, mais nous acquiesçons secrètement à cette prise d’otage.

En même temps nous désirons violemment l’événement, n’importe quel événement, pour vu qu’il soit exceptionnel, et nous désirons tout aussi passionnément qu’il ne se passe rien, que les choses soient dans l’ordre et y restent, au prix même d’une désaffection de l’existence, elle-même insupportable — d’où les convulsions soudaines et les affects contradictoires qui en découlent: jubilation ou terreur. D’où aussi deux types d’analyse: l’une qui répond à la singularité extrême de l’événement, et l’autre dont la fonction serait de le banaliser, une pensée orthodoxe et une pensée paradoxale. Entre les deux il n’y a plus de place pour une pensée simplement critique.

Qu’on le veuille ou non, la situation s’est radicalisée. Et si on pense que cette radicalisation est celle du mal — le mal

étant au fond la disparition de toute médiation au profit du seul affrontement entre les extrêmes — alors il faut prendre acte de cette situation et affronter le problème du mal.

Il n'y a pas à parier sur l'un ou sur l'autre. Nous éprouvons l'attraction et la répulsion simultanées de l'événement et du non-événement. Tout comme, selon Hannah Arendt, nous sommes affrontés, dans toute action, à l'imprévisible et à l'irréversible. Mais l'irréversible étant aujourd'hui le mouvement d'emprise virtuelle sur le monde, de maîtrise totale et d'“arraisonnement” technologique, de la tyrannie d'une prévention et d'une sécurité technique absolues, il ne nous reste plus que l'imprévisible, la chance de l'événement. Et tout comme Mallarmé disait que jamais un coup de dés n'abolirait le hasard — c'est-à-dire qu'il n'y aurait jamais un ultime coup de dés qui, par sa perfection automatique, mettrait fin au hasard, ainsi peut-on espérer que jamais la programmation virtuelle n'abolira l'événementiel. Jamais ne sera atteint le point de perfection technique et de prévention absolue tel que l'évènement fatal en ait disparu. Il y aura toujours une chance pour l'inquiétante étrangeté de l'événement, contre l'inquiétante monotonie de l'ordre mondial.

Une belle métaphore en est cet artiste vidéo qui planta sa caméra face à la presqu'île de Manhattan durant tout le mois de septembre 2001, afin d'enregistrer le fait qu'il ne se passe rien, afin de filmer le non-événement. Et voilà que la banalité explose devant sa caméra avec les Twin Towers!